



Quarante ans après sa mort, Maria Callas (ici photographiée par Cecil Beaton en 1956) continue de fasciner.

*Ni sa voix rauque
et puissante, ni son physique
ne la prédestinaient
à une telle renommée.
Bousculant toute sa vie
les conventions,
la cantatrice fit rarement
dans la demi-mesure.*

TRAGÉDIENNE GRECQUE

LA CALLAS

Par Bernard Mérigaud

Le 3 juin 1962, la Callas fait ses adieux à la Scala de Milan, dans *Médée*, de Cherubini. Au lieu de se tourner vers son partenaire Jason pour lequel, dans le livret, elle se sacrifie, la diva défie la salle du regard. Chaque spectateur encaisse sa réplique : « *Et je t'ai tout donné!* » Rideau. Quarante ans après sa mort, le 16 septembre 1977, elle continue de nous fasciner via un coffret regroupant vingt opéras captés en live, restaurés au mieux, dont douze jamais enregistrés en studio. Un mythe que ressuscite aussi une exposition à La Seine musicale : celui d'un nom qui symbolise à lui seul l'opéra. Callas, la tragédienne qui incendia les conventions de l'interprétation lyrique.

Admirons-la, en représentation, sous la plume de l'écrivain argentin Hector Bianciotti : « *Elle éludait tout geste superflu. Synthétisant ses mouvements, définissant son personnage*

*par quelques attitudes, elle en traçait l'épure en projetant sa silhouette, si l'on peut dire, jusqu'au fond de la salle. [...] La voix de Callas, infiniment plastique, semblait toujours être en quête d'une autre voix, avant de se cristalliser dans le paroxysme d'un sentiment. Elle émanait du centre de son corps, l'emplant, commandant la démarche, les mimiques, le moindre geste, et jusqu'au regard. [...] Comprenant tout, d'instinct et avec génie – ce qui lui permettait d'incarner avec le même bonheur l'innocente Mimi et la féroce Médée –, on assistait à une lutte permanente entre l'expression et la mélodie. » Cette intensité dramatique se ressent encore à travers ses disques, dans l'inspiration qui précède l'air, dans l'attaque de la première note. *Avant de chanter une phrase, il faut l'exprimer sur son visage. C'est toute la beauté du bel canto : permettre au public de lire dans vos pensées avant d'entendre le chant* », expliquait-elle. Et que dire de cette voix, inqualifiable... »*



» « *Una granda vociaccia* » (« une grande vilaine voix ») selon le chef Tullio Serafin, qui fut son plus grand mentor. Des brumes, des raucités de timbres bien loin de la vocalité solaire du répertoire italien dans lequel elle remporta ses plus grands triomphes, des aigus d'un paroxysme déchirant parfois au bord de la rupture, un souffle lyrique qui, parfois, s'éténue aux limites du parlé, des rugissements fauves, des abandons voluptueux. Le musicologue Claude Rostand écrit : « Dieu sait si, dans son répertoire, il y a de la très pauvre et mauvaise musique s'adressant aux zones les plus basses de la sensibilité. Callas a tout anobli. » A la force du gosier !

Maria Callas, après une représentation donnée au théâtre des Champs-Élysées, à Paris, en 1973.

Maria Kalogheropoulos naît trois mois après l'émigration à New York, en 1923, de ses parents grecs, qui simplifient leur nom en Callas. Son père y ouvre une pharmacie. Sa mère espérait un autre garçon après la mort du petit Vassilis, d'une méningite. Pendant quatre jours, elle refuse de prendre l'enfant dans ses bras. Jackie, sa sœur, de six ans son aînée, possède ce dont Maria manque cruellement : la beauté, la grâce, l'esprit, la séduction. Sa mère la porte aux nues, et pousse Maria à la mue : car la gamine ingrate et peu sociable possède un joli brin de voix, admiré dans les écoles et concours de chant de quartier. A l'âge des comics, Maria se cloître dans la lecture des partitions, se goinfre de chansons diffusées à la radio... et de sucreries. La mère, théâtrale, se projette sur sa fille. « Elle m'a dépossédée de mon enfance », dira la cantatrice. Les parents s'entendent mal. Sa mère décide de retourner à Athènes avec ses petits, en 1937.

Au conservatoire, la jeune Maria impressionne Elvira de Hidalgo (1891-1980), qui chanta avec deux monstres : le ténor Caruso et la basse Chaliapine. Elle lui transmet la technique du bel canto, à défaut d'un style : « Elle n'en avait pas. Sans racines, sans maîtres, sans modèles, sans rien à imiter, ni à admirer, Callas a été le feu du ciel dans notre siècle, une irruption », peut-on lire dans *L'Avant-Scène opéra* en 1982. Des propos à mettre en regard de l'hommage de Janine Reiss (née en 1921),

« Dans son répertoire, il y a de la très pauvre et mauvaise musique. Callas a tout anobli. »

Claude Rostand, musicologue

répétitrice mondialement appréciée qui, durant dix ans, fit travailler la cantatrice : « Callas, c'est la dame qui réinvente les partitions parce qu'elle les lit, c'est-à-dire qu'elle va à la source de ce qui est écrit, en oubliant ce qu'on appelle la tradition. » Fi de l'usage selon lequel les chanteurs s'autorisaient à adapter les partitions aux possibilités de leur voix ! Elle, plie la sienne, tour à tour hautbois, clarinette, violon, violoncelle, aux couleurs qu'exige le compositeur.

En 1942, à 18 ans, elle obtient enfin un rôle principal à l'Opéra d'Athènes. Sa première Tosca d'une très longue série. Sa sœur, son double : « J'ai vécu d'art, j'ai vécu d'amour », entonne l'héroïne. Ses triomphes, dont un *Fidelio* de Beethoven chanté en grec, s'obtiennent devant l'occupant nazi et son allié italien, que sa mère l'encourage à fréquenter. Conséquence, à la Libération, elle devient tricarde à l'opéra et perd sa bourse au conservatoire. En 1945, elle retourne à New York. Lors de son audition au Metropolitan Opera, sa voix étonne, mais elle n'est pas engagée

(à moins qu'elle n'ait refusé un contrat de petits rôles...). Callas vivote alors en poussant la chansonnette dans un restaurant italien, où la remarque le directeur des Arènes de Vérone, en quête d'une Gioconda, de Ponchielli.

Le succès honorable à Vérone, en 1947, subjugué néanmoins deux hommes. Le chef Tullio Serafin, qui règne depuis trois décennies sur l'opéra italien, voit en elle « un don du ciel à l'état brut. Mais il lui fallait tout apprendre par le biais d'un travail forcené, d'une détermination et d'un dévouement absolus ». Callas relève les défis les plus périlleux, dans des registres écrasants, aux styles différents. En 1948, elle enchaîne *Tristan et Isolde*, de Wagner ; *Turandot*, *La Force du destin* et *Aïda*, de Verdi ; *Norma*, de Bellini. L'année suivante, à Venise, elle se produit dans *La Walkyrie*, de Wagner, quand Tullio Serafin lui demande de remplacer au pied levé une cantatrice pour une production prévue la semaine suivante : *Les Puritains*, de Bellini, une œuvre dopée à la vocalise. Alors qu'il lui reste encore trois *Walkyrie* à assurer, Callas apprend son rôle en huit jours. Tullio Serafin « m'a donné son âme », saluera-t-elle. Giovanni Battista Meneghini, de vingt-sept ans son aîné, lui, dépose sa fortune d'industriel à ses pieds, avant de lui mettre la bague au doigt. Il se proclame agent. Callas entame une tournée dans les villes moyennes d'Italie, toutes dotées d'un Opéra. Elle apprend. Surtout ce dont elle ne voudra plus par la suite. « Je refuse de chanter dans des productions minables, et de changer sans arrêt de partenaire. Sur dix représentations de Macbeth, on change dix fois de ténor et de baryton. » Elle dénonce « les chanteurs vieux style, avec des conventions ridicules pas adaptées à notre époque. Je les voyais bouger avec des gestes très extérieurs, très cinéma muet ». Assez des roucoulares à l'épate : « Après tout, certains des textes »

»

IL ÉTAIT UNE VOIX...

En préparant un film sur Callas (en salles le 13 décembre), Tom Volf a mis la main sur une mine de documents : photos rares, témoignages, archives filmées encore inexploitées, scènes de répétitions... De quoi construire en parallèle une exposition qui décline les trois grandes décennies de la diva : 1950, 1960, 1970. Avec un guide de choix, puisque c'est sa voix (recueillie à travers les interviews qu'elle accorda) qui éclaire ce parcours d'écrans, d'environnements sonores, d'écoute au casque, d'extraits de films privés, de costumes. Une expérience interactive qui devrait atteindre son sommet lorsque le visiteur s'immergera dans deux cloches de son.

« Maria by Callas, l'exposition », jusqu'au 14 décembre à La Seine musicale, Île Seguin, Boulogne-Billancourt (92). Tél. : 01 74 34 54 00. Et aussi : « Sempres libera, Maria Callas à la Scala », jusqu'au 14 octobre à l'Institut culturel italien, Paris 7^e. Tél. : 01 44 39 49 39. « Maria Callas, quand le rideau tombe », évocation de la cantatrice à travers des photos exceptionnelles, jusqu'au 18 novembre au Grand-Théâtre de Bordeaux (33). Tél. : 05 56 00 85 95.

Maria Callas, dans le rôle de Julia dans *La Vestale*, de Spontini, à la Scala de Milan en 1954.

siste à toutes celles de ses partenaires. Intransigeante avec elle-même et respectueuse de son art, en 1958, souffrante, elle demande à être remplacée pour une *Norma*, à Rome, donnée en présence du chef de l'Etat. Refus du directeur de l'Opéra. C'est la Callas que le public veut entendre ! Soit. Mais, à la fin du premier acte, la cantatrice sent que sa voix flanche. Elle quitte la scène et n'y reviendra pas. Un scandale planétaire ! Jean Lacouture, alors jeune journaliste, assure le bouclage du *Monde* quand on lui demande de modifier la une : « *L'opéra, par le détour d'une extinction de voix, accédait d'un coup aux honneurs de la grande presse ! J'assistais à la chose, fasciné, sentant s'écrouler autour de moi les murailles, goûtant comme une levée d'échou. L'opéra s'était fait événement et chose de la vie.* » Cet incident la poursuivra tout au long de son existence, et s'étoffera de ragots sur ses annulations, pourtant

justifiées. Enfin, presque toutes... Star absolue, il n'y a qu'une Callas, comme il n'y a qu'une Marilyn. « *Mais, moi, je ne montre pas ma poitrine* », tacle la cantatrice, qui s'abandonne aux tourbillons de la jet-set. En juin 1959, lors d'une fête organisée en son honneur à Londres, elle rencontre Aristote Onassis, le richissime armateur grec, séducteur au long cours. En août, il l'invite avec son époux pour une croisière sur le *Christina*. Elle devient sa maîtresse. Le vieux mari est débarqué, et elle, largue les amarres pour les vertiges de l'amour. Avec Onassis, elle se sent enfin pleinement femme. Callas se réconcilie avec la Maria mal-aimée de son enfance. « *On m'attend au contre-ut, on ne me pardonne pas un rhume, une note enrrouée. Chanter ? Oui, mais pour moi seule, pour le plaisir. Le public est un monstre. C'est à cause de lui que je ne suis plus pressée de monter sur scène [...]. Je n'ai plus envie de chanter. Je veux vivre, vivre comme n'importe quelle femme.* » Elle ne travaille plus sa voix. L'année 1960, elle ne se produit que deux fois. Installée à Paris, telle une femme de marin, elle attend les escales de son armateur. Sur scène, sa voix devient de plus en plus incertaine. Adieux définitifs à l'opéra, à Londres, en 1965. Trois ans plus tard, elle prend la nationalité grecque espérant épouser Onassis. C'est par les journaux qu'elle apprend son mariage avec Jackie Kennedy, sur l'île de Skorpios... qu'il avait achetée, pour elle.

Callas jette ses dernières forces dans des master class, à la Juilliard School de New York. En 1972, elle entame une tournée de récitals avec le ténor Giuseppe Di Stefano, afin de récolter des fonds pour sa fille malade. Les applaudissements célèbrent celle qui fut et qui n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle ne peut être dupe. Maria passe ses dernières années recluse dans son appartement parisien, à écouter les enregistrements d'une diva nommée Callas. Elle meurt le 16 septembre 1977 d'une embolie pulmonaire ; et d'une overdose de solitude ●

1 LIRE notre critique page 73.

2 Cité dans la biographie de René de Ceccatty, *Maria Callas* (Folio). A voir, l'excellent film de Philippe Kohly, *Callas assoluta* (1 DVD MK2).

» que nous chantons ne sont pas, il s'en faut, de la poésie. Pour que je sente et fasse ressentir leur effet dramatique, il faut bien que je produise des sons qui ne soient pas beaux. Peu importe qu'ils soient laids, pourvu qu'ils soient vrais. »

Elle s'alarme : « *L'opéra est un moribond qui a ses derniers soubresauts.* » Pour le réanimer, il faut lui insuffler de la crédibilité, lui façonner une icône des temps modernes. La Maria boulotte qui, à 29 ans, pèse plus de 100 kilos, en perd 35 en seize mois. C'est encore insuffisant pour l'aristocratique cinéaste Luchino Visconti, qui, en 1955, la met en scène dans une *Traviata* mythique, dont il n'existe aucune captation. Sur les photos de la production, il y a du Greta Garbo en elle. Jusque-là fagotée comme « *une paysanne endimanchée* », selon Biki, sa couturière milanaise, la cantatrice affiche désormais une allure à la Audrey Hepburn. En 1957, la presse envers laquelle elle déploie toutes les séductions, la sacre « *femme la plus élégante du monde* ». La diva, la déesse de l'opéra est née, sans écorner son professionnalisme. « *Il était impensable qu'elle arrive aux répétitions avec une partition, comme beaucoup de chanteurs. Elle était sûre d'elle-même, elle savait tout sans qu'on lui souffle* », admirait Karajan, omettant de préciser que Callas était tellement myope qu'elle devait absolument tout apprendre par cœur. En représentation, elle ne pouvait pas suivre la battue du chef, dans le lointain. Afin de se mouvoir sur scène avec le plus de justesse dramatique possible, Callas arrive la première aux répétitions, part la dernière, et as-

